

Danser pour changer

Sophie Pouliot

Number 178 (2), 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96640ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pouliot, S. (2021). Danser pour changer. *Jeu*, (178), 68–71.

Danser pour changer

Sophie Pouliot

Roberto Casarotto dirige le volet danse du Operaestate Festival Veneto, un événement organisé par le Centro per la Scena Contemporanea, en Italie. Il expose ici la philosophie inclusive qui sous-tend sa programmation, qu'il s'agisse de spectacles ou d'activités interactives. Rencontre avec un amoureux des arts vivants dont chaque geste professionnel vise à concrétiser les valeurs humaines auxquelles il adhère.



The Museum of Human E-Motions, présenté lors du Operaestate Festival Veneto de Bassano del Grappa (Italie) en août 2019. Sur la photo : Clara Furey.
© Roberto Cinconze



Participant-es au programme Dance Well, dans le cadre du Operaestate Festival Veneto de Bassano del Grappa (Italie). © Roberto Cinconze

Sophie Pouliot: Pouvez-vous décrire brièvement votre festival?

Roberto Casarotto: C'est un événement multidisciplinaire dirigé par la municipalité de Bassano del Grappa, la seule ville d'Europe qui gère non seulement un festival mais aussi une maison de danse. La direction artistique demeure néanmoins indépendante du politique, encore qu'il y ait un dialogue entre l'administration de la ville et le théâtre, et que ce dialogue ait un impact sur nos décisions. L'Operaestate, qui inclut musique, opéra, théâtre et danse, dure environ un mois et rassemble 35 villes et villages de la Vénétie, en plus des échanges internationaux, qui sont particulièrement nombreux en danse.

Le but poursuivi est de rejoindre tous les citoyen·nes, des plus jeunes aux plus âgé·es. On tend d'ailleurs à parler plutôt de citoyen·nes que de spectateurs et spectatrices — et ce terme ne se limite pas à désigner ceux et celles qui ont la citoyenneté,

il regroupe plutôt tous ceux et celles qui occupent le territoire. Depuis 2008, nous avons accueilli plusieurs flots de migration, des gens venus de Syrie et d'autres pays africains, qui cherchent asile. Cette réalité a été passablement instrumentalisée par les politicien·nes d'extrême-droite, qui sont au pouvoir dans notre région en ce moment. Cela nous pousse à travailler fort pour humaniser l'ambiance de notre festival et qu'il demeure exempt de racisme. Présenter certains spectacles peut rapidement devenir un *statement* politique; on a dû apprendre à jouer sur la façon dont on promeut ces productions afin de pouvoir conserver une pluralité de voix au sein de notre programmation.

S.P.: La qualité artistique des œuvres ne semble pas être votre seul critère de sélection. Vous prenez aussi en considération les gens à qui s'adresseront ces œuvres?

R.C.: Plusieurs éléments motivent effectivement nos choix. Puisque nous recevons

des fonds publics, on doit réfléchir aux types d'impacts que nous avons sur la société. Nous avons abandonné depuis longtemps l'idée que l'art est un divertissement. Nous ne nous inscrivons donc pas du tout parmi les festivals cumulant les grands noms, ceux-ci repartant immédiatement après avoir présenté leur spectacle. On essaie plutôt de donner l'occasion aux artistes d'ailleurs de construire une relation avec le public d'ici. Plusieurs d'entre eux et elles nous visitent régulièrement. C'est le cas, notamment, de Mélanie Demers, avec qui nous entretenons un dialogue depuis plus de 10 ans. Elle vient présenter un spectacle ou enseigner, ou encore créer à l'occasion d'une résidence. Les gens désirent voir son travail, car une connexion à la fois humaine et artistique s'est établie.

On essaie aussi de garder en tête qu'il n'y a pas que notre culture qui existe. Il est très important pour nous de suivre l'évolution démographique de notre territoire. Il y a 20 ans, il n'y avait que des enfants blancs



Participant-es au programme Mini B.Motion Danza, lors du Operaestate Festival Veneto de Bassano del Grappa (Italie) en août 2019. ©Roberto Cinconze

dans nos écoles, tandis qu'aujourd'hui, ils et elles ont des origines, des traditions et des expériences différentes. Le multiculturalisme est vraiment nouveau pour nous. On tend donc à travailler avec des artistes ayant aussi des bagages divers pour offrir des modèles à ces jeunes. C'est pourquoi on veille à intégrer de la variété à notre programmation. Je tiens d'ailleurs à souligner ici l'emploi du mot « variété », qui, pour moi, possède une signification et un poids différents de ceux associés au terme « diversité ». Le premier a, à mon avis, une connotation plus horizontale; il n'implique pas qu'il y ait une culture prédominante. Le second véhicule davantage l'idée d'une différence qui se définit par rapport à la norme. Par ailleurs, quand une œuvre est née dans un tout autre contexte culturel que celui où elle est présentée, c'est à nous de travailler encore plus fort pour trouver une façon de la rendre accessible, en entourant l'acte d'assister à un spectacle d'un certain accompagnement.

S.P.: Avez-vous, pour cela, largement recours à la médiation culturelle ?

R.C.: Nous avons surtout recours à ce que nous appelons des « bâtisseurs et bâtisseuses de ponts ». Je vous donne un exemple. Nous avons commencé à collaborer, il y a quelques années, avec des réfugié·es venues de Libye. Ils et elles avaient vécu de graves traumatismes, et c'était la première fois qu'on leur offrait de participer à une activité culturelle depuis leur arrivée. On a découvert qu'un homme et une femme de ce groupe avaient de l'expérience en danse, et nous les avons invité·es à poursuivre leur formation. Ces deux personnes sont donc devenues les premiers professeurs non blancs de notre région. Elles sont de formidables bâtisseuses de ponts, qui amènent les gens d'autres cultures vers la nôtre, tout en nous poussant vers d'autres cultures. Nous collaborons aussi avec des artistes d'Asie, qui nous connectent aux communautés asiatiques vivant en Italie, dont les membres ne participaient jamais à

nos activités lorsque c'étaient des Blancs et des Blanches qui allaient cogner à leur porte pour essayer de les convaincre.

S.P.: Vous travaillez aussi avec des personnes atteintes de la maladie de Parkinson ?

R.C.: Oui, ce programme se nomme Dance Well et il apporte tellement de bien-être à ses participant·es que des médecins ont commencé à l'étudier. Il a même été introduit dans les écoles. Les adolescent·es assistent à 10 cours et cela fait partie de leur cursus scolaire. Il est stupéfiant de voir à quel point les jeunes évoluent au long de ce processus. Les ateliers se déroulent dans un musée, donc au milieu d'œuvres censées représenter la perfection. Or, cette activité leur permet de développer une conception alternative de la beauté et de l'excellence. Cette nouvelle vision a un impact immense. Souvent, même leurs résultats scolaires s'améliorent.



Participant-es au programme Mini B.Motion Danza, avec le danseur James Batchelor, lors du Operaestate Festival Veneto de Bassano del Grappa (Italie) en août 2018. ©Roberto Cinconze



Roberto Casarotto. ©Roberto Cinconze

S.P.: Pour vous, l'art est donc avant tout un vecteur de connexion entre les êtres humains ?

R.C.: Oui. Les arts vivants en général, et tout particulièrement la danse. Je dis toujours qu'elle est un droit fondamental. C'est la forme d'expression qui nous rapproche le plus de notre humanité. Bien sûr, il faut casser la présomption selon laquelle seulement certains corps peuvent danser... Pour nous, la danse est aussi un moyen de favoriser l'évolution. Et tout ce que nous faisons s'inscrit dans l'optique d'instiller des changements, que ce soit sur le plan politique, social ou culturel. Ceux-ci découlent de l'observation de l'unicité des autres, des nouvelles expériences qu'elle implique et des questions qu'elle soulève.

S.P.: Il est primordial, pour vous, de ne jamais sous-estimer le public et, notamment, les enfants. Vous les invitez d'ailleurs à assister à des spectacles qui n'ont pas été spécifiquement créés pour eux et elles. Pourquoi ?

R.C.: Je ne cautionnerais jamais un projet destiné aux jeunes qui serait simpliste. Les enfants sont intelligents et souvent plus

curieux et ouverts que les adultes. Il suffit de trouver des façons d'entrer en dialogue. Notre programme Mini B.Motion Danza leur permet d'apprendre à danser auprès d'artistes contemporain-es, d'assister à leurs spectacles qui font partie de notre festival (des pièces qui ne sont pas conçues en fonction d'un jeune public) et de s'exprimer ensuite à leur sujet. Bien sûr, on discute avec les parents des œuvres et des éléments délicats qu'elles peuvent comporter, comme de la nudité, par exemple. Mais au fil des années, nous avons construit une relation de confiance avec les familles. Elles savent que leurs enfants seront accompagnés.

Nous leur avons proposé, par exemple, *The Museum of Human E-Motions*, qui avait lieu dans une tour médiévale. À chaque étage, il y avait une chorégraphie différente, dont une de Clara Furey, une de Mélanie Demers et une de S.J. Norman. Cette artiste autochtone venue d'Australie fumait une cigarette et se tatouait pendant sa performance, en référence à la pratique, répandue dans sa culture, de marquer son corps lors du décès d'une personne proche. Elle brûlait aussi des herbes pour célébrer les disparu-es. Or, c'est dans cette atmosphère enfumée que passaient le plus de temps les jeunes, qui étaient touchés

par ce rituel. S.J. Norman avait des craintes a priori, elle me disait que son travail ne s'adressait pas aux enfants. Mais elle a été émue aux larmes de voir à quel point leur réaction avait de la profondeur. Aucun-e n'a été traumatisé-e. En fait, nous n'avons jamais reçu de plainte pour avoir exposé des jeunes à des spectacles pour adultes, peu importent les enjeux abordés et les formes choisies pour le faire. Tout est dans la façon de les accompagner.

Le théâtre a été inventé à un moment très spécifique de l'histoire du peuple grec, soit lorsqu'il est passé de la monarchie à la république. J'aime penser qu'artistes et politiciens ont collaboré à faciliter des changements dans la société civique. La culture peut offrir aux citoyen-nes, et tout particulièrement aux jeunes, la possibilité de participer, d'avoir une voix au sein de la communauté, d'apprendre à vivre et de développer des habiletés les menant à devenir de bons êtres humains. C'est de cette façon que je conçois l'art. •